

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 46

Artikel: La patrie suisse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220640>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Semiion et Djanri sè dépatsant de l'âo dêveti et de s'êteindre su l'âo paillêse. L'Andrien, que n'êtai jamé pressâ et que n'avâi jamé tot meucii s'è trovâ lo derrâ. Restâve on petit câro de rein por li dein lo tséryot, justo po la mâiti d'onna piâuta. A fôoce tsaussemailli, trevougni et eindiabliâ, l'a pu sè beta tant qu'âi dzenâ dedein, mâ po lo resto pas moian. Sè trovâve serrâ de ti lè biaï et salut po pouâi s'einfatâ à tsavon. Adan, quand lo père Miquemac l'âo baille la bouna né en l'âo deseint quemet de cotouma :

— Lo bon Dieu sâi avoué no !
— Lo miquelet d'Andrien ie repond :
— On è dza prâo dinse perquie !

Marc à Louis.

Parapluies. — « Il n'a pas de parapluie, ça va bien quand il fait beau ? chantait une déjà vieille rengaine. Grâce à la géniale innovation qu'ils viennent de lancer, les Berlinoises pourront désormais s'abstenir d'emporter l'accessoire cher à M. Prudhomme, même lorsque le temps menace de ne pas rester beau.

On vient, en effet, d'installer dans la capitale allemande un certain nombre de distributeurs automatiques pour parapluies, vous glissez 2 francs dans l'appareil et vous recevez le précieux petit abri que, le lendemain, vous pouvez rapporter au siège de la société en échange de 1 fr. 50 ; 50 centimes étant retenus pour la location de l'objet.

Voilà qui est fort pratique et fera le bonheur des gens qui ne peuvent emporter un parapluie sans le laisser au premier coin. Seulement, si cette innovation venait à s'acclimater chez nous, ne trouvez-vous pas qu'il serait bon d'y introduire plusieurs « classes » ? Car, enfin, je ne vois pas une sémillante jeune fille réduite à s'affubler d'un « riflard » pour lequel 2 francs sont une garantie suffisante.

LE NOTAIRE COIFFEUR

« Un notaire du Centre a vendu son étude pour s'établir coiffeur. »
(Journaux).

*Un coiffeur (chacun le répète)
A des profits sans précédents ;
Ne sait où donner de la tête ;
Et ses peignes sont sur les dents...
Il ne faut pas hésiter entre
Deux métiers : l'argent prime tout ;
Aussi ce notaire du centre
Montre du bon sens et du goût.*

*Trouvant l'emploi suave, honnête
Il agit la savonnette.
Dût-on lui crier haro,
Brid'oison devient Figaro...
Son père, esprit autoritaire,
Nonobstant sa rébellion,
Avait voulu qu'il fut notaire
(Il disait même tabellion.)*

*Il dut alors prendre l'étude
Qui lui venait de ses aïeux.
Besogne monotone et rude.
L'art de l'onduleur lui plaît mieux.
L'odeur des pommades l'enivre ;
Il aime à contempler souvent
Le petit plat-à-barbe en cuivre
Qui se balance au gré du vent.*

*L'aimable enseigne !... Il la préfère
A ses orgueilleux panonceaux.
Car ce n'était pas son affaire
Lire des dossiers par monceaux !
Des gens que seul l'intérêt mène
Défilaient dans son cabinet,
De toute la bassesse humaine,
Dans ses détails il la connaît.*

*L'horrible vision s'envole ;
Son cœur n'est plus endolori,
Dès qu'une belle enfant frivole
Prend place en son lavatory...
Que de gens comme ce notaire
Longtemps se trompèrent d'emploi !
Que devons-nous faire sur terre ?
On choisit un métier. Pourquoi ?...
Vocation !... Mot chimérique !...
On naît coiffeur ; on naît coiffé ;
Et tel faux poète lyrique
Serait bon garçon de café !...*

(Pro Lemano.)

Hugues Delorme.

LA TABLE DES SAISONS



CHAQUE saison modifie le menu. Chaque a ses mets spéciaux.

Au printemps, ce sont tous les légumes nouveaux, nombreux et variés. Dans le nombre, l'asperge brille d'un éclat particulier ; les amateurs sont légion.

A propos d'asperges, on raconte qu'il y a de cela un certain nombre d'années, la Suisse eut l'honneur de recevoir la visite d'un monarque oriental. Le Conseil fédéral lui offrit une promenade sur le Léman, en bateau spécial. On servit à bord un grand dîner, au menu duquel figuraient les asperges.

Le royal convive mangeait, à la façon de tout le monde, l'extrémité comestible des asperges, puis jetait, par dessus son épaule, le reste sur le plancher, derrière lui, sans souci des garçons, qui circulaient pour le service, les mains chargées de plats divers. Tout d'abord, les autres convives furent tout ahuris de cette méthode, encore inconnue ici. Puis, par condescendance pour l'illustre visiteur, ils firent comme lui. Les queues d'asperges volaient de tous côtés dans la salle. Le parquet en était jonché.

Une autre fois — c'est toujours d'asperges qu'il s'agit — deux braves campagnards avaient été conviés à un grand dîner officiel. On servit le délicat légume. Les deux campagnards regardaient celui-ci du coin de l'œil, méfiants.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? demande à voix basse, l'un d'eux à son voisin.

— Tu vois, c'est indiqué sur le programme. C'est des asperges.

— Eh ! bien, c'est la première fois que j'en vois.

— Moi aussi. Comment ça se mange-t-il ?

— Ma foi, y nous faut attendre de voir.

Mais les voisins de table des deux amis, s'étant aperçus de l'embarras de ceux-ci, ne se pressaient point, afin de s'amuser de ce qui allait se passer ; ils feignaient de converser.

Alors, les deux campagnards, que la faim talonnait, las d'attendre, coupèrent tout bonnement leurs asperges et les mangèrent à la fourchette. Puis, leurs voisins, souriants, mangèrent les leurs à la façon habituelle.

— Je crois bien qu'on a fait une bêtise ? fait l'un des deux campagnards à son compagnon, en jetant un regard de mépris sur leur entourage.

— Ma foi !... Oh ! tant pis, après tout. C'était quand même bon.

— Oué... oué... je dis pas. Mais...

Passé, le printemps, et les asperges aussi. Passé l'été, et les foins et les moissons. Passé l'automne et les vendanges.

Nous entrons en hiver, saison où triomphent la choucroute garnie, le pied de porc, la fondue et la croûte au fromage.

C'est l'occasion de rappeler, en terminant, le cas, cité l'autre jour par la *Feuille d'Avis de Lausanne*, de ces deux amis qui mangeaient une fondue. L'un d'eux avait coupé, avec le couteau, son pain en petits cubes bien réguliers. Le second l'avait rompu avec les doigts en morceaux très irréguliers et hérissés de saillies.

— Pourquoi ne coupes-tu pas ton pain avec le couteau ? demande le premier.

— Mais, tu ne comprends pas, quand on le casse comme ça, il y a des esquilles et on pêche plus de fromage. J. M.

La Patrie Suisse. — Quel joli numéro vient de nous envoyer la *Patrie Suisse* (3 novembre) : Une trentaine de gravures l'illustrent où les actualités tiennent une large place. On y trouvera le curieux buste de G. Doret, sculpté sur bois par C. Angst. On y verra les beaux peupliers de Cully avant et après l'orage qui les a décimés, cinq clichés concernant l'église de Semsales, consacrée le 7 octobre ; des scènes de vendanges à Lavaux, l'accident de Castione (Tessin), la route de la Corniche, la tour de Marsens, etc. Toute la vie suisse des dernières semaines brillamment évoquée.

UNE FÊTE NAUTIQUE



RIQUET, le gros Riquet, mon bon vieux copain, a eu, l'autre jour, l'amabilité de m'inviter à souper, sachant que j'étais veuf pour quelques jours.

Hier soir, comme convenu, je me rends à son aimable invitation. Je trouve cet excellent ami en train de fermer son magasin et nous débattons l'importante question de savoir où nous irons prendre l'apéritif. J'insiste pour l'offrir, lui de même, et je crois que nous n'aurions pas encore fini notre débat si un événement imprévu n'était venu y couper court.

Tout à coup, la fille aînée de mon ami fait irruption dans le magasin et, moitié riieuse, moitié effarée (elle a 16 ans, cet âge est sans pitié), elle nous cria :

— Venez vite, il y a une inondation à l'appartement.

Après nous être froidement informés de quel genre d'inondation il s'agissait, si c'était une inondation d'eau ou une autre, il y a tellement de nouveautés par le temps qui court, nous nous portâmes sur le lieu du sinistre. Riquet, qui n'est guère plus mélancolique que moi, éclata de rire en voyant sa tendre épouse se lamenter, une panosse à la main, au milieu de sa cuisine. Naturellement que je ne pleurais pas non plus ; il y avait déjà assez d'eau comme cela dans le logis ; le vestibule, la chambre de bains et la cuisine, représentaient assez bien le lac lorsqu'il est comme un miroir, par un beau soir d'été ; et Ida, l'épouse de Riquet, ressemblait à un bateau à vapeur faisant la traversée sur Evian ! Elle fumait moins, cependant !

Naturellement que le souper n'était pas prêt, l'événement ayant tout retardé ; alors, Ida, une riche nature, elle aussi, me dit soudain, des larmes dans la voix :

— Il ne me fallait plus que celle-là, ce soir ; c'est la fête à mon chéri !

— Eh bien, lui répondis-je, moi qui suis un admirateur du lac, je n'ai jamais eu cette veine là, d'avoir une fête nautique à mon anniversaire ; vous avez bien fait les choses, il ne manque plus que les lampions !

Tout en riant, n'était-ce pas le meilleur parti à prendre, l'élément liquide fut remis à la raison, la cuisine et ses annexes dîment panossées et épongées. Le souper et la soirée se poursuivirent et se terminèrent dans un éclat de rire ininterrompu.

Aujourd'hui, pour se remettre de sa fête, Riquet débouchera le tuyau d'écoulement de la baignoire, cause de l'inondation, autrement dit de la fête nautique ! Pierre Ozair.

Confusion. — Mistress Blackboy et sa fille Clara viennent de débarquer sur le quai de Boulogne, arrivant en droite ligne d'Angleterre. Elles ont formé le projet de visiter la France et surtout Paris, tant par désir de connaître le pays qu'en raison du change qui leur permet de faire un beau voyage à bon marché.

Mais à peine ces dames ont-elles mis pied à terre qu'un douanier s'avance à leur rencontre, et, soulevant poliment son képi, s'adresse à mistress Blackboy : Pardon, madame, interroge-t-il, voudriez-vous avoir l'obligeance de me dire combien vous avez de malles ?...

Hélas ! mistress Blackboy ne comprend point un mot de français. Elle se contente, pour toute réponse, de remuer la tête de gauche à droite, puis de droite à gauche.

Le douanier renouvelle sa question, mais sans plus de succès. Heureusement, Clara a appris le français au collège. Elle vient au secours de sa mère :

— Maman, explique-t-elle à celle-ci dans la langue de Shakespeare, cet employé désire savoir combien nous avons de malles...

— Aoh ! Yes ! approuve mistress Blackboy.

Et elle continue en s'adressant en anglais à sa fille :

— Dites-lui, Clara, que nous avons trois grandes malles et un petit « sea-trunk » (malette pour traversées) dans la cabine...

Doelle interprète, Clara, tout aussitôt, se met en devoir de traduire :

— Monsieur, reprend-elle avec un aimable sourire, nous avons trois grandes malles et une petite « malle de mer ».

— Rien de surprenant à cela, mademoiselle, riposte aimablement le douanier, la traversée a été vraiment très mauvaise, m'a-t-on dit...